

Partir sans pousser la porte

Anne Genest

Le métier d'écrivain

Volume 9, numéro 2, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, A. (2013). Partir sans pousser la porte. *Entre les lignes*, 9(2), 25–25.

Partir sans pousser la porte

Voyageurs casaniers, certains écrivains nous transportent ailleurs sans pourtant y avoir mis les pieds. En plus d'être de talentueux conteurs, ces auteurs sont aussi d'infatigables chercheurs. / ANNE GENEST

Dans le confort de son chez-soi, **Isabelle Baez** a écrit son premier roman, *Maté* (Quartanier, 2011), en passant plusieurs mois en Afghanistan et en Argentine, grâce à la Toile. En quête de vidéos, de blogues, d'images, de cartes géographiques, elle s'est téléportée dans ces pays qu'elle n'avait pourtant jamais visités. « C'était pour moi une façon de me plonger là-bas. Je crois que j'aurais été incapable d'écrire sans cette recherche. »

À force de s'informer, l'écrivaine en est venue à connaître Kaboul sur le bout de ses doigts. Si bien qu'elle pourrait aujourd'hui marcher dans les rues de la capitale afghane comme si elle y était déjà allée.

À cette part documentaire, la jeune auteure a ajouté une bonne dose de fiction. Pour écrire, il faut savoir s'éloigner. « La distance permet une vision panoramique, croit-elle. Un lieu, c'est aussi ce qu'on en imagine. »

Rachel Leclerc, plusieurs fois finaliste au Prix du Gouverneur général, abonde dans le même sens. Bien que son roman *La patience des fantômes* (Boréal, 2011) se déroule dans le Grand-Nord, l'auteure avoue n'y être jamais allée. « J'ai préféré rencontrer ce territoire par l'écriture. La recherche m'a permis de plonger dans ce nouveau milieu et d'y vivre comme si j'y étais, pour ensuite y asseoir mon personnage. »

UN FLAIR « HISTORIQUE »

À cette distance physique s'ajoute parfois un espace temporel. Là aussi, pour s'y téléporter, l'écrivain doit user de subterfuge. La romancière **Louise Simard**, qui publie avec Jean-Pierre Wilhelm une réédition

de *La guerre des autres* (Septentrion, 2012), emploie pour sa part un certain « flair historique ». En vue de la publication d'un seul roman, elle orchestre un système de plus de 200 fiches. « À force de me renseigner, c'est comme si, en arrière-plan, je percevais ce qu'il y avait à l'époque. J'essaie d'aller chercher le battement de cœur derrière les documents. »

Cette transposition dans le passé ne se fait pas sans heurts. « Quand j'écris, je recrée un monde où il n'y a pas de dissonances en lien avec l'époque choisie. Pas même le bruit d'une voiture qui passe, ni celui d'un téléviseur allumé! Et même que très souvent, je rédige le premier jet à la plume. »

LA RECHERCHE, UNE BÉQUILLE?

Y a-t-il toutefois un risque de s'embourber dans la recherche? Rachel Leclerc pense que oui. « Les détails historiques sont très à la mode. Je crois que tout ce bagage référentiel risque parfois de masquer des insuffisances stylistiques. On devrait plutôt mettre la priorité sur la qualité de l'écriture. »

L'auteure de la série « Jours de tourmente » (VLB, 2010 et 2012), **Marie-Claude Boily**, qui s'intéresse à l'histoire populaire des 19^e et 20^e siècles, demeure mitigée. « Je ne suis pas là pour expliquer, mais pour transmettre ce qui se déroulait à l'époque. Sans documentation, ma fiction manquerait de solidité. Toutefois, sans la fiction, ma recherche serait peut-être trop aride. » Le roman, après tout, se joue bien du réel. ❖



Isabelle Baez



PHOTO : FREDERICK DUCHESNE



Rachel Leclerc



PHOTO : TOUS DROITS RÉSERVÉS



Louise Simard



PHOTO : SEPTENTRION



Marie-Claude Boily



PHOTO : MATHIEU RIVARD

« J'essaie d'aller chercher le battement de cœur derrière les documents. »

— Louise Simard